

Anne-Marie Garat

PENSE À DEMAIN

roman

ACTES SUD

A Raoul, Marius, Simon, Emile et Adèle.

Le lecteur pourra se reporter, en fin de volume, à l'arbre généalogique de la famille Bertin-Galay et des principaux personnages de *Dans la main du diable*, *L'Enfant des ténèbres* et *Pense à demain*.

Cette époque est déshonorée. Maudit soit le souci d'être né, moi, pour la faire rentrer dans l'ordre ! Commence par les enfants, me disais-je, par eux commence... Que leur sacrifice soit juste, et clément, car ils ne sont fautifs de rien ; sauf de naître. Rois d'aucun royaume, rien à tirer de leur douleur ou misère, surtout ne pas les épouvanter, ne leur faire mal d'aucune manière, ne leur sois juge ni bourreau. Grâce, mes pauvres agneaux ! Que je vous plains, et me plains, d'être ainsi jetés ici-bas...

I

Jeudi 15 août 1963

Christine Lewenthal suce son stylo Bic. Elle espère, de la carte postale qui représente à son dos la tour Eiffel, l'inspiration pour la phrase sentie, sincère, brève mais enjouée, drôle sans mauvais esprit, la formule appropriée pour souhaiter *bonne fête Marie* à Lemoine ; qui n'a personne pour y penser, pas plus qu'à son anniversaire. Christine non plus mais, à cela, il y a des raisons : elle est née en 1942, une année néfaste, elle a remplacé son frère mort dès que né, et maman a eu du mal à entériner la mort de son mari, déporté par les nazis, mai 1944. Un bagage pareil interdit les réjouissances. Il n'empêche, elle a réussi à atteindre sa majorité, à retenir, de ses études secondaires, des rudiments de russe et d'allemand. Son anglais courant, elle l'a appris au biberon chez son oncle Théo et sa tante Mildred, à Kinvara, où il faisait bon vivre pendant que maman pleurait. Ajouté à ce qui lui reste de latin-grec, elle est polyglotte ou peu s'en faut, étudiante en n'importe quoi qui se présente : d'abord une année généraliste, propédeutique ne mange pas de pain, puis passant de lettres à géographie, absentéisme aggravé, aux bancs des Beaux-Arts ensuite, qu'elle a désertés. A ce jour, au lieu d'opter pour la science, l'industrie ou le cinéma, des spécialités familiales, elle en est à suivre un stage chez Blake Jr. A ses heures de liberté, elle va aux manifs contre les essais nucléaires à Reggane, dans les cafés d'étudiants discuter avec les bandes de jeunes de l'avenir du monde, et du sien. Que fera-t-elle demain ? Elle n'y pense pas tellement, sauf à déjouer les projets qu'elle s'évertue à imaginer que sa mère pourrait avoir pour elle, une occupation à plein temps. Quelle veine, ce stage tombe à pic. Melville s'entremet, et les portes s'ouvrent. En a-t-il informé maman ? Evidemment oui. Entre eux, c'est à la vie à la mort, un couple inoxydable, résident de la rue Stendhal, où, heureusement,

Mme Lemoine assure l'intendance. A part ça, famille de désaxés, bordélique, puzzle détraqué.

En revanche, chez Blake Jr, Christine est en bonne compagnie. Avocats-conseils en assurances depuis 1895, trois étages de bureaux, rue La Boétie. Chaque porte dispose d'une plaque de métal émaillé, "Contentieux", "Recouvrements", "Fiscalité", "Risques & expertises", "Bureau des créances". Elle n'a pas encore exploré tous les alvéoles de cette filiale parisienne de la vieille maison mère anglaise, qui en a deux autres, basées à Bruxelles et Rotterdam : Empire Blake Buildings. Son patron est un homme onctueux, soixantaine alerte, tiré à quatre épingles ; même en pyjama, je parie. Manière de tester son anglais, il a mené l'entretien en Oxford parfait. Celui de Christine a une nette dissonance irlandaise, pays d'arriérés, mais il est indulgent, paternel. S'il ne pose pas la question pour s'enquérir d'où elle le tient, c'est qu'il a la réponse. Blake Jr descend rarement à accueillir les stagiaires, mais elle n'est pas n'importe qui : elle est recommandée par Melville son ami, du temps où celui-ci s'appelait encore Etienne Louvain, et faisait l'aviateur à Londres sous le Blitz et dans le *fog*. Sans doute cela vaut-il de passer un quart d'heure dans le bureau d'angle sélect qui a vue sur l'église Saint-Augustin. Il y flotte un discret parfum de vétiver *english* et Mr Blake Jr a l'amabilité de se féliciter de la jeune recrue, du sang neuf, vivifiant. Il la confie à deux avocats de la maison, qui ont besoin d'une assistante. Promue à ce titre, elle ne l'a plus revu depuis mars car, pour ce qui est d'assister, elle officie essentiellement à l'étage inférieur auprès de la photocopieuse Xerox, une machine futuriste américaine mais, à force de voir défiler assignations et rapports d'huissiers, elle s'initie aux arcanes ; également grâce à maîtres Grenier & Lenoir, paire de plaideurs rompus aux finasseries, escroqueries en tout genre. Le leur, genre : Dupont et Dupond, quoique sans moustache et melon, les plus gentils des tontons. Elle s'acclimate et, pour ce qu'elle fait, elle est bien payée, le décor est agréable, même si Saint-Augustin est un peu excentré par rapport à la rue Buffon, où elle a ses quartiers ; où elle est *chez elle* depuis que maman, pour ses vingt et un ans, lui a *donné* l'appartement hérité d'une grand-mère Agota, ou d'une grand-tante, ce n'est pas très clair. Propriétaire, à son âge, elle ne s'en vante auprès de personne, surtout pas de ses copains militants de l'UNEF, qui sont contre les bourgeois, le profit et le capital. D'ailleurs, elle n'est pas *chez elle*. Elle n'y est nulle part. Elle n'y était déjà pas rue Stendhal, *chez sa mère*. Une femme de la bourgeoisie, du profit et du grand capital, qui s'installe dans un quartier populaire, décentré, mal desservi, au milieu des cités d'habitation à bon marché en briques des années 1930, des échoppes et des ateliers

(en réalité, idée de Melville), c'est atypique, original, très anticapitaliste. C'est aussi très mélancolique, coincé entre deux cimetières, celui du Père-Lachaise et celui de Charonne, dont on aperçoit les tombes par le chien-assis du grenier. De sa chambre, moins élevée, elle ne voyait que le pré désolant des Réservoirs d'eau, à travers les branches de l'acacia en hiver.

Sa chambre, si l'on peut dire. Un endroit où elle n'a résidé que par intermittence, entre deux internats, genre chambre pour parents de province de passage, où rien ne vous appartient, si pimpants soient les papiers peints, la courtepointe brodée, les coquets rideaux de vichy, les livres de la bibliothèque enfantine, collections Rose, Verte, Rouge et Or, et la colonie de poupées aux yeux de têtards. Un stand au Salon de la maison et des arts ménagers. Maman se donnait un mal de chien pour entretenir l'illusion d'une chambre d'enfant normale, d'une enfance normale. Ou plutôt Marie Lemoine. Cette personne souffreteuse, compassée, a été autrefois secrétaire personnelle du mari de maman, directeur général en chef des usines B&G à Choisy, une époque faste que Christine n'a pas connue. Si loin que remontent ses souvenirs, Lemoine est déjà rue Stendhal ; non. Elle est à Choisy, justement, mais c'est une impression vague, elle la tient sur ses genoux dans son salon qui sent la térébenthine. Dans son jardin, qui sent le lilas. A quoi les tout-petits savent-ils qu'un événement les menace ? Les gens se tiennent dans les bras fébriles trop longtemps, ils ne se cachent pas pour pleurer. Ils vous présentent pour maman une extraterrestre tombée de Jupiter, cette personne vous considère à travers ses lunettes noires comme un animal domestique qu'on hésite à adopter. L'homme qui l'accompagne se tient à l'écart. Ensuite, Christine n'est plus à Choisy mais par transport subit implantée à Kinvara, une localité irlandaise pluvieuse, pléonasme. Un bras de mer tient sa mère à *distance respectueuse*, celle-ci la franchit rarement. C'est heureux, car Christine est très bien, soignée, chouchoutée par tante Mildred, avec son petit cousin William, qui est une créature vivante, communicante, attachante, et à la même échelle. Jusqu'à ce que Camille et Melville reviennent la chercher, l'arrachent à cet endroit idyllique, elle a déjà six ans. Transplantée, dépaysée, si malheureuse en est-elle qu'elle n'apprend rien à l'école primaire de la rue Pelleport, elle fait pipi au lit, on la croit demeurée : il faut la mettre en pension, disent les médecins, l'éloigner de sa mère qui a une influence *néfaste* sur elle, et réciproquement. Pauvre Camille, pauvre Melville, ils étaient vivants, mais ils avaient du mal avec la communicabilité et l'attachement.

Entre-temps, ayant quitté Choisy pour la rue Stendhal, Lemoine a converti ses talents de secrétaire de direction en retraite en ceux

de cuisinière, repasseuse, lessiveuse ; à l'occasion, décoratrice de chambre d'enfant. De plus, portière du fortin de la rue Stendhal et célibataire, elle sent l'eucalyptus à plein nez, qu'elle a sensible, sinusite chronique. D'une égalité d'humeur confinant à la stupidité sous sa permanente bleue, pourtant la seule à humaniser la maison de maman, qui sent la naphthaline mentale. Lemoine défaisait et refaisait ses valises, pliait ses pyjamas et ses tabliers de pensionnaire, la seule à porter attention à ses vagues à l'âme des départs et arrivées, à l'en consoler avec des tisanes pharmaceutiques et des pastilles mentholées, les plus grandes preuves d'amour de la part d'une grande malade ; qu'elle n'est pas, sauf de sa sinusite, séquelle d'une vie de malheurs énigmatiques. Enfant, on ne pose pas de questions. Les adultes ne répondent *jamais* aux questions, on apprend ça très vite. Lemoine vit dans le demi-sous-sol aménagé donnant sur le jardin de derrière, jouissance privative, elle a la main verte, un don de naissance. Maman ne jardine, ne lessive ni ne tricote : elle travaille à des dossiers d'affaires, elle voyage pour ses affaires, et pour son plaisir. Encore que *plaisir* soit un mot déplacé la concernant. Disons, pour raisons personnelles. Ainsi ses déplacements en Cessna, l'avion privé de Melville, à Rome, Londres, Rotterdam, et même à Galway, pour aller voir son frère Théo et Mildred, quand ça les prend. A New York, où elle va voir grand-mère Gabrielle, et en Alberta, où elle passe tous les ans quinze jours dans un hôtel chic des Rocky Mountains, elle va en avion de ligne. En revanche, sauf pour êtreindre sa sœur, une fois l'an, jamais Lemoine ne quitte la rue Stendhal, elle en est la gardienne, la sœur tourière, le cerbère. En haut, sont les *appartements* de Melville d'un côté du palier, de maman de l'autre, un no man's land qui laisse songeur, car il ne fait pas de doute que, pour n'être pas le mari de Camille Lewenthal, qui n'en a eu qu'un, un seul à tout jamais, il couche forcément avec elle, au moins de temps en temps, il est son amant, son conjoint, son compagnon et son confident, son garde du corps. Le corps de maman est bien gardé (cela, Christine l'a compris très vite aussi), ce qui est assez rassurant quand on s'en va à l'internat, car l'idée qu'en son absence, qui est fréquente, il pourrait arriver quelque chose à maman, par exemple qu'elle ait le *cœur brisé*, est épouvantable. Les nuits où elle y pensait, elle quittait son lit d'interne, fuyait à l'aveugle dans les couloirs démesurés, tunnels taillés de lune, on la croyait somnambule, ne la réveillez pas ! Alors, les séances de thérapie, les monitrices, les éducateurs spécialisés ! On lui donnait des crayons, les psychologues réclamaient des dessins. Pour les faire se tenir tranquilles, elle leur bâclait des maisons standard, copie conforme du modèle ambiant. Malade ? Plus normale que moi, plus informée, experte

en cauchemars, la langue extralucide des réalités, il n'y a pas, maman. Cela ne résout pas la question : quelle formule employer pour *bonne fête Marie* à Lemoine ? Si un art n'est pas son fort, c'est bien celui des échanges épistolaires...

Pour dérivatif, Christine jette un coup d'œil au journal qu'elle a acheté au kiosque, histoire de se donner une contenance occupée vis-à-vis des promeneurs du jardin, mais il n'y en a pas, allées désertes. *Le Parisien libéré* titre : "Paris vide, plages bondées." Dans ce canard, il n'y a que des faits divers et des feuilletons dessinés : l'actualité au mitan de l'été, pont du 15 Août, pas un chat dans les rues et les avenues, magasins fermés, il ne peut rien arriver. Sauf que Scotland Yard court toujours après le gang du train postal Glasgow-Londres. Sauf que *Jackie Kennedy a quitté l'hôpital militaire d'Otis où elle a accouché d'un bébé – mort après quarante heures*. Exactement, pile ce qui est arrivé au frère de Christine, le bébé Henri, sitôt mort que né, il y a des destins très brefs, mais ces créatures éphémères sont envahissantes, elles persistent durablement, on a du mal à leur succéder. Ne nous occupons pas du passé, pensons à demain. Demain, c'est-à-dire lundi prochain (Blake Jr fait le pont, comme tout le monde), derechef photocopies pour Lenoir & Grenier et inversement. Aujourd'hui, rien à faire, sauf aller seule par les rues, l'âme en peine. Merci bien, elle a déjà eu du mal à se traîner jusqu'ici, sur ce banc du jardin du Luxembourg, où même les pigeons sont en vacances. Elle extirpe de son sac bondé les feuilles ronéotypées qu'elle a ramassées hier, à la corpo lettres de la Sorbonne. Là non plus âme qui vive. Sauf deux fanatiques activistes, Caton et un complice de l'UEC, en train de tirer des tracts pour la rentrée sur les machines à alcool, sans aucun respect pour la fête de la Sainte-Vierge... Elle était venue y chercher un dossier d'inscription en philo, vu que son stage s'achève en octobre, mais il est trop tôt, le personnel est aux abonnés absents, elle a ramassé ces trois pages agrafées. Bilan de la marche des enfants organisée en mai par Martin Luther King à Birmingham, une ville d'Alabama, la plus ignoblement raciste des Etats-Unis où un homme noir n'a pas le droit d'être pompier, policier, conducteur de bus, ni employé de banque, de pompes funèbres, vendeur de magasin ; une secrétaire noire de travailler pour un patron blanc. Aucun d'aller à la piscine, au restaurant, dans les jardins réservés aux Blancs. Contre les manifestants, la police a utilisé des chiens, des jets d'eau si puissants qu'ils déchiquettent les vêtements, projettent une femme par-dessus les voitures... La presse internationale a rapporté ces faits, que le président John F. Kennedy condamne. Finalement, la marche a mis la ville au bord de la crise de nerfs civile et économique. Comme lors du boycott

des bus de Montgomery, il y a cinq ans, le Mouvement pour les droits civiques. Durant des mois, quarante mille Noirs ont marché, parfois cinq heures par jour, pour se rendre à leur travail, grâce à quoi la Cour suprême a dû décréter illégale la ségrégation raciale. De même à Birmingham : le maire a dû limoger son chef de la police, faire dévisser les pancartes ségrégationnistes, et démissionner. Victoire ! Luther King prépare une marche sur Washington...

De bonnes nouvelles à lire, mais Christine suce toujours son stylo Bic. L'Alabama est un pays dont elle ignore tout, sauf que Camille y a patrouillé jeune fille, à l'âge qu'elle a maintenant. En atteste le livre qui est rue Stendhal, un livre de photos signées par un Josef Nadas, publié en 1935 par l'agence Rapho, avec des vues de fermiers pauvres, de leurs maisons et de leurs ustensiles, de leurs enfants dans des guimbardes surchargées, il y a quelques Nègres ; tout ce monde d'une effroyable misère. Ce sont les seules photos qu'on trouve rue Stendhal. Etant donné leur rareté, elle a feuilleté tant et plus ces pages, sans en apprendre davantage de sa mère, ni sur pourquoi comment elle vadrouillait avec ce photographe hongrois à cette époque, ni pour quelle raison celle-ci abhorre les photos. Au point de les bannir de la maison, pas un album, une boîte à chaussures ; au point que, quand Christine en compagnie de Lemoine, qui y mettait de l'ordre, déniché au grenier un appareil photo tout neuf, un Leica chromé, cela déclenche un séisme, un ouragan, un cataclysme. C'est-à-dire les pleurs de maman. Alors Melville prend Christine à part et lui explique :

— N'en parle pas à maman, Minette. Les photos lui *brisent le cœur*. Tu comprendras plus tard, quand tu seras grande.

Fameuse, lumineuse explication. Elle est devenue grande, elle a réussi à atteindre le droit de vote de sa majorité, un exploit vu les obstacles, Minette n'a toujours pas compris le pourquoi de ce violent ostracisme photographique, même si, vu son âge actuel et son discernement, elle en a bien une idée. Mais, à sept ou huit ans, la consigne de silence est de celles qui impressionnent durablement les enfants, et longtemps l'adulte qui lui succède, comme : n'allume pas le gaz, ne joue pas avec les allumettes, ne touche pas les outils rouillés. A la lettre : sanction immédiate, explosion générale, tétanos fulgurant. De quoi Melville garde-t-il Camille de si toxique que, ainsi que du gaz, du poison, elle tomberait foudroyée, allongée sans vie sur le plancher ? Les mots tuent donc mieux que coup de griffe de bête sauvage, impact d'une balle, éclair fléché au cœur, *cœur brisé*. Melville est finalement bon pédagogue : elle n'a plus jamais parlé du Leica, de photos, de rien d'ailleurs. De son père non plus, de qui, vers la même époque, Melville lui *explique* d'abord qu'il est parti très loin, en voyage, qu'il nous a quittés, il a

disparu, des variantes qu'elle écoute poliment, battant ingénument des paupières pour le laisser venir, jusqu'à ce qu'il estime bon d'accoucher :

— Ecoute Minette, écoute ma souris, c'est très triste, c'est injuste et terrible, mais cela arrive : ton papa est mort. Tu comprendras quand tu seras plus grande. N'en parle pas devant maman. Tu pourrais lui briser le cœur.

Cela se passe au fond du jardin de tante Mildred, où elle revient passer toutes ses vacances, derrière le massif de rhubarbes sauvages et de camélias qui dégouttent de la dernière averse, un été pluvieux, ils le sont tous à Kinvara ; il s'est accroupi pour mettre son visage à hauteur du sien, afin de lui confier ce secret de la plus haute importance ; genre, hormis le truc des cigognes, des choux et des roses : comment naissent *réellement* les enfants. Pauvre Melville, pénétré, affligé, en fait d'une félonie scandaleuse, dissimulant si mal sa peur que c'est pitié ; il y avait lurette que cette nouvelle n'en était plus une. Elle avait de longtemps ratifié que ce voyageur fantôme, dans son abstraction idéale, était, non pas une blague, mais une *entorse à la vérité*. Cette annonce ne lui fait ni chaud ni froid, elle lui enseigne surtout la duplicité des grandes personnes et leur lamentable propension à prendre les enfants pour les nains qu'ils ont l'air d'être ; bien que réputés niais, innocents et paradisiaques, ils le sont moins que les adultes, sous leurs mots biaisés en entendent d'autres, et si à la seule histoire du *cœur brisé* elle prête quelque crédit, c'est que la catastrophe du Leica lui donne réalité.

Donc silence, motus et bouche cousue. Lemoine est d'accord, qui jamais ne commente ni n'explique ; d'elle non plus, rien à attendre. Christine s'est fait toute seule son idée sur l'Alabama où, en dépit des photos de la misère, elle situe une époque heureuse de maman, toujours ça de pris. *Souvent les hommes se baissent les uns les autres parce qu'ils ont peur les uns des autres ; ils ont peur parce qu'ils ne se connaissent pas ; ils ne se connaissent pas parce qu'ils ne peuvent communiquer ; ils ne peuvent communiquer parce qu'ils sont séparés.* Cette citation du discours de Martin Luther King à Birmingham, en tête des feuilles ronéotypées, est une sentence frappée au coin du bon sens : le genre d'apartheid qu'on pratique rue Stendhal donne un bel exemple d'incommunicabilité, qui est, ontologiquement parlant, insondable. Sauf que l'on ne s'y hait pas. Au contraire, il y circule des courants d'amour à haut voltage, de besoin d'amour, de manque d'amour, qui fait que l'internat est finalement supportable, je me demande ce qui m'a pris d'acheter cet ensemble fuchsia ? Hier, en sortant de la corpo lettres, Christine a fait un raid aux *Galleries Lafayette* pour se choisir une toilette

en vue du mariage de Viviane à Genilly, une localité de grande banlieue, à l'est de Versailles. Elle n'avait rencontré de sa vie cette cousine éloignée, jusqu'à ce qu'elles se trouvent coincées dans la même salle de TP, en propédeutique. L'une et l'autre avaient dû entendre prononcer leur nom, à un moment ou l'autre, Guillemot, Lewenthal, on serait pas parentes ? Il s'avère que oui, ma parole ! Cousines de germains par les Galay. Une découverte qui n'avait pas grande conséquence, mais elles avaient sympathisé, si l'on peut dire, se prenant l'une l'autre les cours au carbone, ce qui, alternativement, permettait à la cousine de feinter pour rejoindre son fiancé, à Christine de glander au Quartier latin. Le détour par les Beaux-Arts l'avait fait la perdre de vue, mais voilà qu'elle se casse le nez sur Viviane, rue La Boétie, avec William qui y est passé la chercher. Viviane fait les magasins en compagnie d'un coquelet gominé, paquets de luxe au bras, présentations, invitation.

Jamais Christine n'a assisté à un mariage, un baptême non plus d'ailleurs, ni à un enterrement, toutes cérémonies insolites mais, du point de vue ethnologique, instructives. Cependant elle n'aurait au grand jamais accepté d'en être ; William, oui, le lâche, le flagorneur, qui se laisse circonvenir, charmé par cette cousine de germain, à lui aussi inconnue qu'à Christine, d'une goujaterie suffocante, car pas un instant il ne se demande comment elle va s'en sortir, vu qu'invitation signifie cadeau, et toilette *ad hoc*. Elle est propriétaire, soit (n'en soufflons mot à personne), mais pour autant ne roule pas sur l'or et, vu les signes extérieurs d'aisance, que dis-je, d'opulence qu'arbore Viviane (son Austin, ses perles, sa bague de fiançailles), tous les émoluments alloués par Blake Jr risquent d'y passer, son seul revenu ; interdit de toucher aux virements mensuels maternels, question d'honneur, d'humeur, d'incompatibilité comptable et morale. Etant donné le milieu capitaliste, bourgeois, profiteur où sa petite-cousine a l'air d'évoluer, il faudrait au moins dix ans de stage pour être à la hauteur. Ce qui lui a fait envisager de décliner, les prétextes polis ne manquent pas. Mais quand même, la curiosité piquée, rien que pour faire une incursion dans cette annexe limitrophe de germains inconnus, parentèle perdue, ignorée rue Stendhal ; rien que pour cette raison intéressante, attractive, rien que pour cette raison motus, si cela aussi détériorait le cœur de maman, on ne sait jamais (je comprendrai plus tard, Melville, quand je serai grande), elle s'est mise en chasse d'un truc convenable. A la mi-août, il y a encore des reliquats de soldes, plus tellement le choix, mais à croire que cet ensemble fuchsia n'attendait qu'elle. A vrai dire, ce rose ultra indien fluorescent a dû horrifier les clientes les plus hardies, d'où son prix ridicule. La vendeuse éhontée prétendait que cela flattait mon teint,

s'harmonisait de manière exquise avec mes cheveux blond cendré, non ? mes yeux gris mer du Nord, elle consentait même un rabais, solde de solde : après le 15 août, on accroche les nouveautés. Pour un peu, elle me suppliait. Si, dans trois semaines, j'ose me pointer à Genilly avec ça sur le dos, c'est que je n'ai vraiment plus aucune vergogne.

Mais William en sera, cela vaut un sacrifice. Son cousin chéri William Galay, de Kinvara, port de pêche au sud de Galway, son petit frère adoptif adoré, avec qui elle a eu son premier rapport sexuel, à l'âge de huit ans. Ils sont plutôt laissés à eux-mêmes, dans cette espèce de presbytère des collines du Burren, où Christine fait des séjours prolongés, en raison des voyages de sa mère. Oncle Théo est dans la lune, tante Mildred peint de l'aquarelle, ce qui offre des loisirs pour explorer les environs, et l'anatomie réciproque. En fait, elle est plus curieuse que lui de sa particularité et de son genre. Son ascendant considérable, un an de différence, l'autorise à imposer des attouchements expérimentaux à la petite asperge érectile de son cousin, qui la lui prête volontiers, c'était du temps où il était petit, mais vraiment : on a longtemps cru qu'il le resterait ; elle l'espérait. A cause de sa taille lilliputienne, son grand-père irlandais, qui a des haras du côté de Kilmare, s'est mis en tête d'en faire un jockey. Il l'a mis en selle, en effet, et jusqu'à treize ans William a remporté tous les concours hippiques juniors du Burren et Connemara réunis, une gloire outrageante, qu'il subit de son faux air contrit, le fourbe, l'hypocrite, pour une fois que tout le monde le félicite de sa petitesse et de son poids plume. S'il croit l'épater ! De cet avantage, elle se venge en l'appelant *mon petit nain chéri de jardin*. De quoi il ne lui tient pas rigueur, il endure d'être petit, stoïque, héroïque. Jusqu'à ce que lui poussent bras et jambes, en un hiver métamorphosé en cet échalas ridicule, la tête soudain haussée en périscope au-dessus des haies qui, jusque-là, dérobaient à sa vue des provinces où exercer désormais sa taille de géant.

A cet échalas intimidant, Christine ne tripote plus l'appendice, n'offre plus son entrecuisse impubère pour l'enserrer jalousement ; s'il y a eu pénétration, elle n'en a pas souvenir. Seulement de la tentative, décevante, et comme oncle Théo est sorti brusquement, cela a abrégé leur expérience acrobatique. Il ne risque pas de les voir, loin de lui l'idée de surprendre les enfants en train de forniquer, ils lui sont invisibles ; ce qui ne change pas grand-chose à l'ordinaire, oncle Théo est trop occupé à écouter *les voix*. Pour l'instant, il marche sur l'allée de graviers à pas comptés, tant dans un sens, tant dans l'autre. D'aucuns penseraient qu'il arpente. En fait, il médite. Il ne compte ni ne cherche quoi que ce soit dans les

gravillons, il écoute. Il tend l'oreille, y porte sa main en cornet, il hoche. Sur le moment, ils gloussent, bien tapis sous le buisson qui sent la résine, l'odeur acide de la tourbe, du petit-lait de William, leur sueur d'enfants. Ensuite, ils ont honte. Non d'avoir péché par l'œuvre de chair – en dépit de la mécréance familiale des deux côtés, ne leur en échappe pas l'illicite expérimentation –, non du jeu interdit, mais de surprendre cette grande personne dans le sien, qu'il leur soit donné de le voir sans qu'il le sache s'adonner à une puérité plus grande que la leur, si seul, si dépourvu que cela rend triste. Ils n'ont plus envie de rire, le soir est venu, balayé de vent, plus un nuage et les premières étoiles au ciel, dures, très lointaines, très indifférentes, côte à côte assis sur la marche de la cuisine, ils mangent des tranches de pain d'épice qu'a confectionné Mildred, ils regardent les gravillons où a marché Théo, le buisson où ils se cachaient, avec l'envie éperdue d'être pris sous la protection de quelqu'un de normal, qui gronde, punit, ils ont envie de pleurer.

Ensuite, William s'est mis pour de bon à la musique qu'il traitait en jockey dilettante, il a définitivement enfilé ses jambes sous un clavier et tapé dessus du matin au soir, dans la maison de Kinvara, à l'école de musique de Galway, puis au conservatoire de Dublin. De même qu'à cheval, il a remporté tous les sauts d'obstacles de sa discipline, d'abord en catégorie junior, maintenant jeune senior. Il est un *espoir*, un jeune talent prometteur, on se l'arrache. S'il s'était mis à la cornemuse gaélique ou à la clarinette, passe, mais le piano, quoi de plus conventionnel ? De plus, il met une fatuité insolente à ne tirer pas plus de gloire de ses succès pianistiques que de ses exploits hippiques, Christine déteste ce coq de bruyère, elle le plume en pensée, le hait beaucoup, à la folie. Pas du tout : elle est éperdument amoureuse de lui. Radieuse, flattée qu'il vienne la chercher rue La Boétie, qu'il fasse son galant, l'emmène au concert à la salle Gaveau écouter ce qu'il voudra, Rachmaninov, Chopin, Brahms. Il n'est que de passage à Paris, il est à l'hôtel, payé par son agence, il s'en va à Prague pour trois semaines, invité d'un festival de jeunes *espoirs* et, au retour, il sera son cavalier au mariage de Viviane. S'il me demande en mariage, un de ces jours ? Je l'éconduis. Entre cousins, c'est dégoûtant. Totalement prohibé par la décence, et la faculté, hélas. Que lui prend-il, une idée pareille, un 15 Août, jour de la Vierge ? Elle ferait mieux d'aller se payer un diabololo menthe au kiosque, qui a l'air en manque de clients, jardin désert, été pourri. Elle ferait mieux d'écrire sa carte postale, vraiment en panne d'inspiration... Dire qu'elle se torture les méninges pour Lemoine, alors que personne, personne ne pense à elle, en ce moment. Qui, au monde, se soucie de Christine Lewenthal, à

cette minute ? Seulette, elle va par les rues, l'âme en peine, car personne ne l'aime... Elle en a la paupière qui fermente de dangereux épanchement lacrymal, houla, pas de pleurnicheries ! Si elle avait vraiment voulu ne pas être seule aujourd'hui, elle aurait accepté d'aller chez Elise avec maman et Melville, avec Louis et Sacha, au bois de Gravelle. Ils y sont tous, à l'heure qu'il est. Grand bien leur fasse. Hier soir, Camille lui a lancé cette idée :

— Minette, viens donc avec nous chez Elise, au bois de Gravelle, ça te fera prendre l'air.

Minette prend l'air où ça lui chante et déteste qu'on l'appelle comme ça, surtout en public. Elle a refusé l'invitation, vu qu'elle avait plein de choses urgentes à faire à Paris, ce week-end. Par exemple, écrire à Lemoine.

Hier soir, quai d'Austerlitz, elle s'est trouvée en compagnie de tout le gratin bourgeois capitaliste qui la compromettrait totalement auprès de la bande de jeunes de l'UNEF, si jamais ils venaient à apprendre qu'elle fraie avec cette engeance. Guy Lewenthal est là, fils d'un premier mariage du mari défunt de maman, donc demi-frère de Christine quoique cinquantenaire, que cette famille est compliquée. Il a pris la suite de son père à la tête du groupe B&G et ce grand patron, homme d'influence, a pour sa belle-mère Camille, veuve et actionnaire majoritaire, une dévotion absolue ; il la couve, la bichonne, l'entoure, la protège. Le fils aîné de celui-ci est là également, à peine plus âgé que Christine, un jeune cadre séduisant, déjà directeur de quelque chose dans les yaourts du groupe ; voilà pour le clan Lewenthal. Ensuite, il y a Melville, évidemment, comment pourrait-il en être autrement, en costume de lin tabac ouvert sur sa chemise légère, d'une désinvolte élégance, chaussé de daim clair, sa moustache de Clark Gable taillée aux petits ciseaux, il a un charme renversant. S'il était plus jeune, elle pourrait tomber amoureuse de lui mais, outre qu'il est l'exclusivité de maman, et qu'il est hors de question d'attenter au cœur de celle-ci, il n'arrive pas à la cheville de William pour ce qui est du talent pianistique.

Maman est particulièrement en beauté, mince, l'air d'une qu'un rien habille, moulée en tailleur de piqué de coton blanc qui rehausse son hâle, décolleté échancré, elle a des seins enviables pour son âge, à cinquante ans passés des jambes galbées, elle ne porte pas de sac ou de pochette, seulement un foulard Hermès à la main, ainsi dépouillée, livrée à sa seule contenance, force et souveraineté, une emprise sur elle-même et toutes choses alentour qui met Christine vingt pieds sous terre. Cependant Melville ne la lâche pas d'un pas, eux deux unis par cette connivence mutuelle

que le moindre geste oppose au tiers tel un privilège intime, à peine d'un effleurement lui prend-il parfois le coude ou le poignet comme pour lui communiquer courage, assistance. Car, autour d'eux, il y a une foule d'officiels, M. Albert Beuret, chef de cabinet du ministre de la Culture, éminence grise d'André Malraux et son ami intime, avec qui il s'est prétendument évadé d'un stalag. Les mauvaises langues disent qu'il est coiffeur, mais il n'en a cure, on l'entoure, le courtise, ainsi que son aréopage de conseillers ministériels, des maires d'arrondissement et quelques représentants du conseil municipal, des personnalités en nombre, patrons de presse, chefs d'entreprises, directeurs de théâtres, de bibliothèques, des artistes célèbres, une foule d'au moins cent personnes invitées à la clôture du chantier de la fondation Simon-Lewenthal, quai d'Austerlitz.

Christine est venue en voisine, elle n'a aucune excuse : la rue Buffon est à deux pas. Il y a surtout que, fille unique de la personne de qui elle porte le nom ; qui est son père, quand même, l'a été un tout petit certain temps, du nom duquel maman a décidé de baptiser sa fondation, elle ne pouvait guère feinter ces festivités. Par chance, il n'y a pas eu de blablabla, de discours et de compliments, de congratulations, veine. C'est une visite informelle, pas de journalistes ni de photographes, car les lieux seront officiellement inaugurés au printemps, en grande pompe, par le ministre soi-même, qui ouvre un peu partout des maisons de la jeunesse et de la culture. Celui-ci a soutenu le projet, eu égard aux services de Melville dans la Résistance, et à la considération qu'il porte à Mme Lewentahl, veuve du grand patron disparu qui aimait les arts, etc. Donc, on a visité. Il faut dire que, dans ce quartier sinistré, bombardé à la fin de la guerre, où dominant d'anciennes fabriques plus ou moins désaffectées, dont les murs délabrés longent la Seine, l'ancien siège de la fabrique B&G a repris belle allure. Ravalée, ripolinée de neuf, flambante. De la vieille biscuiterie industrielle, qui se souvient ? Pas Christine, évidemment. Ceux qui sont là, non plus, probable. Peut-être les plus chenus ont-ils pu entendre parler de Mme Mathilde, sa directrice, ou de son père ? Mais dès alors l'usine avait migré à Choisy, avant que ce nouveau site ne soit abandonné à son tour, après la Libération, lors de la fusion de B&G avec d'autres entreprises céréalières et laitières, une holding dont les sièges se perdent en nébuleuse, un peu partout en Ile-de-France, et dans toute l'Europe. Quant au siège principal, il est près de la Défense, un quartier où Christine n'a aucune raison de s'aventurer.

Ainsi donc, tous rameutés en plein milieu de l'été, veille de 15 Août, ils visitent, nous visitons. De l'époque, ne reste que le cartouche incrusté sous le clocheton, la double initiale B&G en lettres

rehaussées d'or sur fond rouge, que le céramiste a mariées en calligraphie néogothique, elles s'enlacent encore en majesté, mais quel quidam égaré dans ce quartier saurait-il qui désignent ces initiales ? Au mieux, celles-ci lui rappelleront les paquets de biscuits de son enfance, le goût fondant des petits-beurre et des madeleines de ses goûters, en chaque homme sommeille un petit Marcel. Mais des gens de qui le patronyme a donné ce sigle, l'histoire lui sera inconnue. Celle de la rencontre d'une fille de petit minotier provincial, pionnier du siècle dernier, et d'un aristocrate neurasthénique, du mariage contre nature de leurs fortunes et de leur destin, du malentendu de leur amour mué en formidable conquête industrielle et dispersion familiale, des drames et malheurs, passions contrariées, ambitions déçues, rivalités fratricides, rancunes, haines, rêves et désirs que toute famille garde au fond de ses tiroirs, dans l'ombre de ses couloirs comme dans ceux de sa mémoire...

Christine devrait en savoir long, or elle est à peu près au même point que le susdit quidam égaré dans ce quartier. Elle n'imagine pas une seconde que, sans le petit appartement de la rue Buffon qu'elle a hérité à sa majorité, à un jet de pierre de la fabrique du quai d'Austerlitz, sans le rôle qu'ont joué ses habitantes, elle ne serait simplement pas là, à visiter la cour pavée, le bâtiment grand comme une gare, tel qu'en construisait l'art industriel du XIX^e siècle, structure métallique en cathédrale et murs de briquettes. Elle n'entrerait pas dans le hall aux baies à arc brisé, aux colonnettes de fonte à chapiteaux et linteaux rivetés, repeints en bleu profond, cet espace qu'un architecte inspiré a distribué en volumes audacieux, reliés entre eux de passerelles aériennes à divers niveaux, prêts à une occupation imminente. Elle ne monterait pas, dans le corps de bâtiment de façade, le vénérable escalier à rampe de ferronnerie, ses marches de teck tout neuf, odorant, encadré de deux ascenseurs de verre et acier. L'aile administrative est entièrement rénovée, murs laqués d'ivoire, appliques d'acier brut, design moderne, moquette bleu nuit. Qui reconnaîtrait l'ancienne salle du conseil d'administration ? Transformé en auditorium, c'est un espace fonctionnel équipé de fauteuils pivotants, écran escamotable, cabine insonorisée pour l'interprétariat. La foule s'y presse, ainsi que dans les bureaux, les couloirs, mais tout un revient admirer, sur le mur du fond, seul vestige sauvegardé, la fresque mémorable, grandiloquente, fastueuse, vraiment fameuse, se dit Christine, interdite par ce spectacle. *Noces de l'Industrie et de l'Agriculture*. Deux femmes aux seins plantureux épatent leurs fesses grasses sur un globe terrestre approximatif, s'adosent à un paysage baroque où voisinent labours et pâtures avec palmeraies et champs de canne à sucre, hérissé de toits d'usines fumantes, au loin la mer

sillonée de vapeurs, et tout un peuple besogneux, paysans de France à leur charrue et négrillons en boubous, œuvrant joyeusement au triomphe de la biscuiterie B&G. Le restaurateur a colmaté quelques fissures, retouché le cadre en trompe l'œil mais respecté les couleurs un peu fanées que pastellise l'usure, lui gardant son cachet originel, et même une certaine dignité en son antiquité. Pour une foutue apologie du colonialisme, ça se pose là, s'éberluait Christine, outrée que quiconque autour d'elle ne s'offusque de cette obscène allégorie du paternalisme patronal. Au contraire, en admire la facture, en commente l'art naïf, l'ingénuité délicieuse de l'artiste, au secours. Pincée, elle a déclaré à Melville qu'elle veut bien épargner le cœur de maman, mais qu'il y a des limites.

— L'inspiratrice en est Mathilde Bertin-Galay, ton arrière-grand-mère, en hommage à ton arrière-arrière-grand-père, Raoul Bertin. Le fondateur.

— Je comprendrai probablement plus tard. Quand je serai grande.

Qu'elle se rassure, ironise finement Melville, l'auguste bureau de son ancêtre Bertin longtemps conservé en musée, avec son portrait en pied, a été sacrifié : planchers, stucs et moulures livrés au marteau-piqueur impie, quel dommage... Elle préfère boire une orangeade que de répliquer. D'accortes hôtesse de son âge (chacune son stage) versent des rafraîchissements à la société qui s'égaille dans les étages, papote, redescend, envahit la cour, de quoi avoir le tournis, elle s'est éclipsée. Elle a lâchement laissé choir maman. Elle aurait dû rester. Elle aurait dû l'assister en ce moment éprouvant, émouvant, qui couronne dix ans d'efforts, faire honneur à ces gens qui ont quitté leur lieu de villégiature estival : à cette date, normalement, les attachés de ministères, les maires et même les patrons de presse sont aux champs, à la plage. Normalement, ils bronzent. Mais ils sont tous venus soutenir Mme Lewenthal, saluer son entreprise, qui honore les arts et la culture en mémoire de son mari tragiquement déporté, sans retour.

Dans les années 1950, les rares ayant eu vent du projet ont pourtant pris pour lubie cette initiative saugrenue de restaurer la vieille fabrique vouée à la ruine, à la démolition, dans ce quartier industriel plus ou moins déserté, coincé entre les berges de la Seine et les voies ferroviaires. Caprice, disait-on, d'une femme à qui son ennui et sa fortune inspirent des excentricités. Mais, en pleine guerre d'Algérie, on avait d'autres sujets de conversation que les foucades de Mme Lewenthal. Foucades, c'était très mal la connaître. Avec une opiniâtreté sans faille, Camille a mené à bien son projet de créer une fondation dédiée à la mémoire ouvrière : en ce quartier, où s'est écrite une page de l'industrie parisienne, quoi de plus évident,

de plus naturel que de réunir les pièces dispersées de leur histoire collective ; bientôt admise, elle en a la certitude, au même titre que celui des Archives nationales, comme un trésor patrimonial. Pour cela, elle a débauché des conservateurs de musées, recruté du personnel d'encadrement qualifié, convaincu contributeurs privés et institutionnels de subventionner le projet, sans rendre public ce qu'elle y investit de sa fortune personnelle ; ni l'apport de Guy Lewenthal à titre privé, et comme patron de B&G. Un montage financier que les fiscalistes du groupe ont suivi de près, le mécénat n'est pas encore bien répandu en France, comme aux Etats-Unis, où elle est allée chercher conseil auprès d'une vieille connaissance, son *ami américain*, dit-elle, John Davison Rockefeller III, avec qui elle fréquentait les boîtes *downtown*, picolait et dansait, au début des années 1930... Si sa fondation intéresse historiens et chercheurs, des créateurs en vue la parrainent, pionniers du nouveau langage artistique, tels Jacques Villeglé qu'inspirent les murs de la ville, Pierre Schaeffer, bruitiste à l'écoute des images sonores, et Louis Personne, le grand acteur de théâtre, ami personnel de Camille Lewenthal. Dix ans ont passé. Il a fallu dix ans pour que s'exauce son vœu. Qu'au creux de l'été 1963, à la veille du grand pont du 15 Août, quand tout le monde s'absente et porte ailleurs les yeux, elle réunisse tous ceux qui, de près ou de loin, ont coopéré à sa réalisation, l'ont soutenue dans son dessein et concouru à son succès.

De tout cela, Christine a-t-elle le quart du tiers connaissance ? Hier soir, remontant seule la Seine vers la gare d'Austerlitz, vers *chez elle*, rue Buffon, par cette soirée maussade, lourde, orageuse, elle méditait son ignorance, tout en regardant les péniches de charbon et de gravier amarrées au quai. Les mariniers font eux aussi le pont, ils chôment ; un spectacle pittoresque, rafraîchissant. Des gens simples et paisibles, qui se contrefichent de la réception mondaine, de la vieille fabrique B&G, de laquelle ils n'ont jamais entendu parler. Pour un peu, elle les enviait : ils ont des excuses, qu'elle n'a pas. A quel âge commence-t-on à s'enquérir des antécédents ? Encore à présent, tout en suçant son stylo Bic, elle fait le constat de ses sévères lacunes, black-out intégral, concernant la jeunesse et tout le passé de sa mère, ceux de son défunt père illustre, de qui elle n'a aucun souvenir, mais vraiment aucun. Sauf qu'elle a hérité le prénom de sa grand-mère paternelle, une attention touchante. C'est déjà mieux que de s'appeler Henriette, en souvenir du petit frère pressé de rejoindre les anges. Tant qu'à faire, allons au bout du débilisant bilan : elle en a autant sur Melville, sur Lemoine,

sur tante Mildred et oncle Théo, sur sa grand-mère Gabrielle de New York, sur Pierre Galay, son grand-père prix Nobel par contumace, sur les cousins germains de Genilly, une foule de gens qui peuplent les environs et la planète, de qui elle n'a aucune idée. Sur ces dix dernières années, durant lesquelles maman s'escrimait à échafauder son famarieux projet de fondation, elle a également fait impasse. Durant ces dix ans-là, elle était dans des internats variés et distingués de Lausanne, de France et de Navarre, où elle dessinait pour distraire les psychologues, d'où elle se faisait régulièrement renvoyer, pour quatre cents coups excentriques avec ses codétenues. Elle recevait des cartes postales des Rocky Mountains, menu revenu des voyages maternels. A ce jour, elle a réussi à passer le cap de ses vingt et un ans d'existence, et même l'épreuve de saut de sa majorité, sans trop de casse, sans abîmer le cœur de maman qui a tant souffert, ce qui lui vaut statu quo avec les résidents de la rue Stendhal, où elle fait le moins d'excursions possible. Sauf qu'aujourd'hui elle s'est fait devoir d'écrire à la sœur tourière, la dame du jardin de Choisy qui sentait le lilas, pour lui souhaiter *bonne fête Marie*. Le jardin du Luxembourg est une source d'inspiration médiocre en ce jeudi de 15 août 1963, temps généralement frais, très nuageux, brumeux le matin avec développement de nombreux foyers orageux l'après-midi et le soir dans le Sud, quelques pluies pourront se produire sur l'Extrême-Nord de la France, évolution lente. Pas très engageant.

Christine Lewenthal ignore évidemment qu'elle partage cet avis avec un jeune projectionniste de ciné-club qui, au volant de sa 2 CV, parti à cinq heures ce matin, a couvert le trajet entre le causse Méjean et une ferme sise au fond d'une combe d'Ile-de-France. Avis que partage un autre jeune homme, affligé de strabisme et spécialiste des ostraca qui, après avoir poussé une visite au cimetière du Mesnil, converge à cette même heure vers la combe en question, au-dessus de laquelle se dresse la ruine d'un domaine jadis propriété de son aïeule, Mathilde Bertin-Galay. Cette jeune fille ignore tant de choses du passé, lointain et récent que, comparé à ce qu'elle a glané de-ci, de-là, de propédeutique en lettres, en géographie, sur les bancs des Beaux-Arts et chez Blake Jr, l'accablante somme de ses lacunes lui donnerait le vertige si, par quelque accès de lucidité, elle en avait seulement un aperçu subliminal. Loin d'elle ce souci pour le moment, elle est au présent actuel assise seulette, l'âme en peine, sur un banc du jardin du Luxembourg, il sera temps tout à l'heure, ce soir, de penser à demain. A force de sucer son stylo Bic, elle vient enfin de trouver la formule, géniale, sincère, brève et enjouée qu'elle doit écrire derrière la tour Eiffel : *Bonne fête Lemoine de mon cœur*.